AVIS
A LA LIVRÉE,
PAR UN HOMME QUI LA PORTE.

Esse sat est servum, jam nolo vicarius esse.



A L'ANTICHAMBRE;
Et se trouve
A L'OFFICE.

1789.



AVIS.

C'est à vous, mes nombreux camarades, que j'adreſſe mes réflexions, quoique nos orgueilleux maîtres nous accordent à peine la faculté d'en faire ; pluſieurs d'entre nous en ſont ſuſceptibles, & en état même de donner de bons conſeils à leurs patrons.

Nous ſommes dans une circonſtance intéreſſante pour tout le monde, & je ne crains pas de le dire, critique & embarraſſante pour nous en particulier. Privés par notre état de toute influence, de toute voix dans les aſſemblées de nos paroiſſes ; l'habit chamarré que nous portons fait de nous une claſſe d'hommes à part. La richeſſe & la fainéantiſe des grands & des gens de fortune, les ont éblouis au point qu'ils ſe croient d'une autre eſpèce que le reſte du genre humain. Un bon bourgeois, un artiſte habile, un ſavant, ne rougiſſent pas de ſoigner leur garde-robe, d'allumer leur feu, de faire eux-mêmes les menus détails de leurs toilettes, de veiller à l'entretien de leur cave, & de ſe verſer ſans façon le vin qu'ils ont été y chercher. Il n'en eſt

pas de même du richard, noble ou non. Son opulence lui donne le droit de n'être plus un homme ; & ſi les maladies & les beſoins de la nature ne l'en faiſoient ſouvenir de temps en temps, il l'oubliroit tout-à-fait. L'homme dans la vigueur de l'âge eſt une poupée qu'il faut habiller, lever, coucher, conduire, mignarder comme un enfant de trois ans. Une foule de riens, dont il ſe fait des affaires eſſentielles, occupe ou plutôt amuſe ſon chétif cerveau, & fait naître mille commiſſions dont nos jambes ſont les victimes. Nous courons à la pluie, à la neige, au ſoleil, dans la crotte juſqu'aux genoux, pour porter & rapporter les poulets qui préparent à monſieur un dîner agréable, un ſouper fin, une nuit voluptueuſe, une partie charmante. Mollement étendu ſur le duvet, il attend à ſon aiſe notre retour; trop heureux ſi les injures les plus humiliantes ne ſont pas le prix de notre peine, lorſqu'une bévue qu'il aura faite lui-même, ou un obſtacle auſſi inſurmontable pour nous qu'imprévu pour lui, dérangent & contrarient ſes projets. Monſieur ſe lève. — Prenons garde que rien ne lui manque, que rien ne le

choque. La moindre inadvertance lui donneroit de l'humeur ; & c'eſt toujours ſur nous qu'elle tombe. On rira de la morſure que nous a faite le chien favori ; mais on nous traitera comme des nègres, ſi nous avons le malheur de lui froiſſer la patte.

Monſieur court le matin : ſa courſe ne le fatiguera pas. Aſſis dans ſon cabriolet, il nous laiſſe le ſoin, tandis que nous ſautillons derrière, accrochés à deux courroies dont l'échappement nous expoſeroit à être briſés, de crier tant que nous avons de force pour avertir les piétons d'éviter le choc meurtrier de ſa voiture. Arrive-t-il un accident, c'eſt ſa faute, puiſque c'eſt lui qui mène. N'importe ; le peuple irrité exhale ſa colère ſur nous qui en ſommes innocens, mais que notre poſition livre à ſes coups.

On rentre pour la toilette. Que d'exactitude ! que de ſoins minutieux ! que de fonctions baſſes, faſtidieuſes, humiliantes, nous avons à remplir ! c'eſt notre ſort, il faut le ſubir.

L'heure du dîner arrive, ſoit à l'hôtel, ſoit en ville. Alors, pour nous délaſſer d'avoir été ſur nos jambes depuis le matin,

il y faut reſter encore juſqu'au deſſert. Enfin, après avoir vu paſſer ſous nos yeux & par nos mains, une longue ſuite de mets, tous plus appétiſſans les uns que les autres, dont la mine & l'odorat ne font qu'irriter notre faim, il nous eſt permis d'aller à la hâte l'aſſouvir à la *gargotte*, ſur une ſoupe ſans ſaveur, un morceau de bœuf ſec & dur, un ragoût dégoûtant; le tout arroſé d'eau trouble, pour appaiſer la vapeur des vins exquis & fumeux que nous venons de verſer à nos ſybarites.

Eh vîte! eh vîte! on nous appelle. Il faut conduire *monſieur* au ſpectacle. Il y entre, peut-être n'y reſtera-t-il pas: il en a pluſieurs à parcourir. Dans tous les cas nous avons pour nos menus plaiſirs, la certitude de reſter trois heures à l'attendre ſur le pavé les pieds dans la boue. Gardons-nous cependant de nous en plaindre: *mes chevaux y ſont bien*, diroit l'homme qui joue le bienfaiſant dans le Journal de Paris.

Sorti du ſpectacle, on va à un ſouper ou chez des femmes, ou au jeu. Nous ne reſterons pas dans la rue; mais il faudra veiller dans l'antichambre; attendre l'inſtant que

monſieur exténué, de mauvaiſe humeur, regagne ſon hôtel. Il ſe met au lit, y demeure ſi long-temps qu'il lui plaira ; & tandis qu'il ſe refera de ſes fatigues, nous qui nous ſerons couchés plus tard que lui, nous galopperons demain matin pour remplir les commiſſions qu'il aura données en ſe couchant. Voilà les grands, & nous les ſervons ; voilà leur vie, & voilà la nôtre.

Quelque dure, quelque laborieuſe qu'elle ſoit, malgré l'apparence de fainéantiſe, elle ſeroit encore moins inſupportable, ſi nos maîtres ſe ſouvenoient que nous ſommes des hommes auſſi bien qu'eux ; que le haſard de la naiſſance & le caprice de la fortune ſont les ſeules cauſes de la diſtance qui les ſépare de nous. Mais que de brutalités, que de bourraſques à eſſuyer ! comme les épithètes de *drôle*, de *coquin*, de *gredin*, nous ſont prodiguées pour la moindre vétille ! Il y a des cochers qui traitent leurs chevaux plus doucement que certains maîtres ne traitent leurs gens.

Il faut pourtant être de bonne foi : il en eſt d'humains & généreux ; & ceux-là ſont, comme de raiſon, les mieux ſervis. Je crois,

mes camarades, que vous penſez tous comme moi. Je dis tous, parce que j'excepte du nombre général le petit nombre de mauvais ſujets. Il s'en trouve parmi nous, comme dans tout autre état, & mettant tout-à-fait du côté ceux qui ont des penchans réellement vicieux & criminels, & que nous ſommes les premiers à condamner; il eſt des défauts tenant à l'humanité qui ſont plus excuſables chez nous que par-tout ailleurs. Si nous avions eu de l'éducation & de la fortune, nous ne ferions pas ce métier-là. La fortune ne donne pas les mœurs: & de ce côté-là, bien des maîtres ſont au-deſſous de leurs valets; mais l'éducation corrige les paſſions, leur donne un frein. Dénués de toute reſſource, ſi nous n'avons pas certaines qualités, (je ne dis pas des vertus, elles ſont dans la nature & appartiennent à tous les états) on doit nous faire un mérite de celles que nous poſſédons, & nous ſavoir gré des vices que nous n'avons pas.

C'eſt un acte de juſtice dont bien des maîtres ne ſont pas ſuſceptibles. Bouffis de leur vanité, tout occupés d'eux & y rapportant tout; l'être raiſonnable, fait à

l'image du créateur, que le beſoin de vivre réduit à les ſervir, eſt moins précieux dans leur façon de penſer que leurs chevaux ou leurs chiens. Il faut de l'argent pour acheter ces animaux; ce ſont des objets de luxe qui flattent leur amour-propre, & il en coûte pour remplacer celui que l'on perd. Un domeſtique eſt ſorti le matin, un autre eſt entré à midi : la place eſt toujours remplie, & la dépenſe eſt la même.

Comment, je vous le demande, mes camarades, comment des hommes qui agiſſent de la ſorte avec leurs ſemblables, veulent & peuvent-ils s'attendre à trouver en eux des amis? Voici le moment d'agiter cette queſtion, & ſur-tout de diſcuter à quel degré nous devons porter l'attachement à nos maîtres, & notre ſoumiſſion à leurs ordres.

A Dieu ne plaiſe que je veuille vous détourner de cette fidélité, dont la raiſon nous fait un devoir auſſi bien que la religion! Mais c'eſt dans cette dernière même, que je trouverai la meſure de l'étendue que nous devons donner à ce dévouement.

Dans quelque état que l'on ſoit, rien ne

dispense de le remplir. S'il vous déplaît, quittez-le ; mais tant que vous y êtes & qu'il pourvoit à vos besoins, toutes les obligations qu'il vous impose sont sacrées pour vous, si onéreuses, si humiliantes qu'elles puissent être. Obéissons donc à nos maîtres dans tout ce qui est juste, raisonnable, légitime. Prêtons-nous même à leurs caprices, tant qu'ils n'auront pas pour but de léser qui que ce soit.

Mais si leur volonté les meut à intervestir l'ordre public, à troubler la société, nous sommes de droit dispensés de leur obéir. Les loix divines & humaines nous soustraient à leur autorité. C'est une vérité qui subsiste pour nous, comme pour les enfans envers leurs pères, les apprentis envers leurs maîtres, les écoliers envers leurs instituteurs ; tous ceux enfin, qui dépendent des autres. Leur dépendance, leur soumission ne peut être juste que dans les choses raisonnables ; mais personne n'a le droit de forcer un autre à se rendre coupable.

Ne le serions-nous pas, mes camarades, ne deviendrions-nous pas traîtres à l'Etat,

au *roi*, à la patrie, à nos proches, à nos frères, si, par une fausse interprétation de ce mot, *fidèles à nos maîtres :* nous lui prêtions toute l'extension qu'ils semblent en ce moment exiger de nous de lui donner ?

Vous m'entendez; vous voyez où j'en veux venir. C'est votre cause comme la mienne.

Ce n'est point à nous, privés par état de toutes fonctions civiles, exclus de la société, qui nous fait porter une sorte d'opprobre avec les moyens de son faste, bannis même, lorsque nous en sommes revêtus, des lieux où le dernier artisan peut avoir accès; ce n'est point à nous, dis-je, de raisonner sur les affaires d'état. Ces affaires d'état sont cependant les nôtres, puisqu'enfin nous sommes nés citoyens, enfans de la patrie. Toutes nos familles sont intéressées à ce que le peuple ne soit pas foulé; & comme les plus pauvres, elles y ont un plus grand intérêt que nulle autre classe.

Si nos maîtres curieux, dans l'effervescence actuelle, dans ce moment où le plus juste des rois, le père du peuple veut établir l'égalité dans tous les ordres, & délivrer

la portion la plus nombreuse, mais la plus foible de ses sujets, de ses enfans, de l'oppression des riches ; si nos maîtres nous questionnent sur ce qui se passe, sur ce qui se dit, sur ce que nous pensons : quel parti devons-nous prendre ? faut-il abandonner lâchement la cause de nos proches & de nos descendans ? sacrifier nos générations futures à notre bien-être du moment ? immoler nous-mêmes & nos enfans à des hommes ambitieux, qui au vrai n'ont sur nous que le droit que nous leur donnons ? Aujourd'hui leurs esclaves, demain sortis de chez eux & rentrés dans l'ordre ordinaire ; nous sommes citoyens, nous avons des intérêts à défendre, des propriétés à conserver contr'eux même.

Faut-il par une basse dissimulation dire comme eux, faire semblant d'épouser leur querelle, tandis qu'au fond du cœur nous avons des sentimens tout contraires ? non. Cette duplicité n'est pas faite pour des ames droites & loyales ; & malgré la prévention, la casaque bigarrée en couvre beaucoup de cette espèce.

Il faut donc, mes camarades, lorsque

nos maîtres nous ſondent, leur déclarer franchement que nous ſommes du peuple, & que nous n'abandonnerons point le peuple pour eux.

Je ſais que pluſieurs ſeigneurs, remplis de vues hoſtiles & de projets ſéditieux, ſe ſont pourvus eux-mêmes d'armes à feu, & en ont diſtribué à leurs gens avec ordre de les avoir toujours en poche. Eh! grand Dieu! que prétendez-vous faire, mes camarades, à quoi vous expoſez-vous?

Que le ciel, propice aux vues bienfaiſantes de notre auguſte ſouverain, en couronnant ſes nobles deſſeins, établiſſe dans le royaume l'abondance & la paix! qu'il éloigne tous les troubles civils, & que le ſol français ne ſoit point rougi du ſang de ſes cultivateurs! mais ſi le malheur arrivoit, que les nobles attirés par la puiſſance ſuprême des loix & de la nation aſſemblée, formaſſent le projet inſenſé de lutter contre elles, & de vouloir défendre à main armée les prérogatives injuſtes & tyranniques qu'ils ont uſurpées, & qu'une trop longue jouiſſance leur fait regarder comme

des droits imprefcriptibles: eft-ce à nous de nous rendre les complices?

Nous ne pouvons embraffer leur caufe fans trahir la nôtre. Nous devons les protéger & les défendre, au péril de notre vie, contre les malfaiteurs ; mais nous ferions criminels de lèfe-majefté auffi bien qu'eux, fi nous leur prêtions nos bras contre les ordres du roi.

Que défendent-ils? des droits qui oppriment la claffe dans laquelle nous fommes nés, & nous les aiderions à conferver ce defpotifme? Il faut croire qu'ils nous regardent abfolument comme des fots, s'ils ofent nous le propofer. Et comme cette qualification eft très-offenfante, c'eft à nous de leur prouver que nous ne la méritons point, que nous favons ce que nous faifons, & que nous ne fommes pas des aveugles que l'on mène où l'on veut, & en dépit d'eux-mêmes.

Quel feroit d'ailleurs, mes camarades, le réfultat de cette levée de boucliers? Croyez-vous que tous, tant que nous fommes, réunis à nos maîtres, nous viendrons

à bout de toute la France? elle contient vingt-cinq millions d'habitans. Il y a peut-être quatre cents mille nobles. Plusieurs sont assez justes pour être du parti du peuple. Mais supposons-les quatre cents mille, & qu'ils soient escortés de seize cents mille de leurs gens. Tout cela ne fait que deux millions contre vingt-trois. C'est plus douze contre un. La partie n'est pas égale. Nous en serions toujours les victimes, & c'est ce qui les embarrasseroit fort peu, pourvu qu'ils vinssent à leur but ; ils ne s'inquiéteteroient guère de sacrifier des *drôles comme nous*. Mais nous autres *drôles*, nous ne trouverions point drôle d'être tués pour leurs vaines prétentions. Ceux d'entre nous qui seroient pris, seroient pendus comme séditieux, suivant les loix; ce qui n'est rien moins que drôle. Et fussions-nous vainqueurs, ce qui est impossible : à quel prix l'aurions-nous acheté? Il nous auroit donc fallu tuer nos pères, nos femmes, nos enfans, tout ce qui nous touche enfin, tout ce que la nature & la religion ont de plus sacré ! & cela pour faire triompher des tyrans qui, fiers de leur victoire, donneroient pour récompense à

leurs ſatellites des fers encore plus peſans ; afin que les races futures ne puſſent jamais les rompre.

Quel eſt celui d'entre nous qui voulût ſe charger d'un aſſaſſinat, parce que ſon maître le lui ordonneroit ? S'il en eſt quelques-uns capables de le faire, ce ſont des monſtres nés pour le crime, & les hommes nés ſous cette fatale étoile, n'ont pas beſoin d'inſtigation pour le commettre. Leur ame ſanguinaire & féroce ne cherche que le ſang, & ceux même qui les auroient animés & ſoudoyés courroient riſque de leur propre vie. Le tigre enchaîné eſt toujours prêt à dévorer ſon conducteur.

J'aime à croire qu'il n'y a pas un être de cette eſpèce parmi nous tous : & ſi malheureuſement il en exiſte, ce n'eſt point à notre état qu'il faut s'en prendre ; c'eſt à la fragilité humaine, qui ne ſe manifeſte que trop dans des individus de toutes les claſſes, de tous les rangs.

Cette révoltante propoſition de ſe rendre homicides, eſt à la lettre celle que font à leurs gens les maîtres qui les forcent de s'armer ; car enfin, ils ont un but, & nous ſommes

ſommes plus à portée que perſonne de le pénétrer, parce qui leur échappe, malgré le myſtère qu'ils obſervent dans leurs converſations politiques & leurs aſſemblées nocturnes. Les queſtions inſidieuſes par leſquelles ils cherchent à ſonder nos diſpoſitions, à tâter notre courage & notre obéiſſance, augmentent la certitude de nos conjectures, & la diſtribution des armes ne laiſſe plus aucun doute.

Oui, mes camarades, oui, mes amis, il y a des ſeigneurs aſſez juſtes pour ſentir que leurs immenſes poſſeſſions ne doivent pas être exemptes des charges de l'état, lorſque tout le poids en tombe ſur le foible héritage du pauvre payſan, votre père ou le mien. Ils conviennent, ces hommes vraiment nobles, que tout citoyen qui poſsède des biens-fonds, doit contribuer à la choſe publique par une ſomme proportionnée à celle du revenu que lui procurent ces fonds. Ils conçoivent que l'homme riche de cents mille livres de rente, qui en donneroit dix à l'état, aura toujours au-deſſus du néceſſaire; mais que le pauvre particulier dont toute la fortune ſe réduit à cent écus de

rente, & qui par conféquent n'a pas le né-ceffaire, fe trouve encore bien plus gêné, s'il eft obligé d'en donner dix, & cependant fur le pied où étoient les chofes, l'homme aux cent mille francs ne payoit rien, & l'homme aux cent écus en donnoit vingt.

Cela n'empêcheroit pas le *Créfus* de chercher à accroitre fa fortune aux dépens du miférable, de l'artifan, du marchand, du bourgeois. L'accès de toutes les grandes places étoit fermé à tous ceux de ces différentes claffes, qui aux yeux du noble arrogant, fe trouvent toutes comprifes fous la dénomination de *tiers-état*. Un homme de cet ordre embraffe-t-il l'état eccléfiaftique? une cure de village eft le *nec plus ultrà* de fes prétentions. Il a beau être favant, pieux, édifiant; il végète ignoré dans fon humble défert, n'a pour vivre & faire l'aumône qu'un revenu très-modique, fur lequel le haut clergé impofe & prelève les *décimes*: dont la répartition fe fait toujours de manière que ceux qui ont le moins paient entr'eux la fomme prefque totale; & le noble preftolet, vuide de fens comme de mœurs, faute d'une ruelle à un évêché ou

à une grosse abbaye, que l'on a l'art de faire étayer d'une seconde, si la première ne produit point assez pour subvenir aux dépenses que le titulaire fait pour sa table, ses voitures & ses maîtresses.

C'est aux dépens du pauvre clergé que les évêques ont dans leurs assemblées périodiques à Paris, une table dont la dépense se monte à plus de cent-mille francs, & le curé de village, le vicaire à cinquante écus qui mangent du pain bis, & boivent de la piquette, ont payé leur part du poisson rare, du gibier fin, des vins délicieux dont les *monseigneurs* alimentent leur noblesse anti-apostolique.

Ils disent à cela, qu'ils composent le haut clergé! Quelle odieuse distinction! le *haut clergé*, le *bas clergé!* ce mot de *bas*, d'après les idées reçues dans notre langue, a quelque chose de révoltant, adapté à des ministres des autels; à des gens dont les moindres fonctions inspirent le respect & la vénération. C'est le bas clergé qui nous instruit dans les campagnes, c'est lui qui nous rassemble les dimanches & les fêtes pour nous distribuer le pain de la parole, c'est lui qui

offre tous les jours le ſacrifice d'expiation: c'eſt lui qui nous conſole, nous ſoutient dans notre pénible carrière, c'eſt lui enfin, qui franchit les torrens, qui gravit les précipices & les rochers pour apporter aux malades dans nos triſtes chaumières, les derniers ſecours de l'humanité & de la religion; & l'on cherche à humilier de tels hommes! Que fait donc le haut clergé? il voyage en poſte, court à Paris goûter tous les plaiſirs mondains. Il eſt à l'affut de tous les bénéfices, & fait continuellement ſa cour pour empêcher qu'un ſeul échappe au clergé noble. Les apôtres étoient pourtant du *tiers-état*, & même du plus bas étage. Je me rappelle d'avoir appris dans mon village, lorſque j'étois jeune, tout l'évangile par cœur; je m'en ſouviens encore, & lorſque je compare ſes maximes & ſa morale avec celle dont on fait uſage aujourd'hui, je trouve une oppoſition qui m'afflige. On m'a toujours prêché que l'évangile, qui enſeigne l'humilité, la modeſtie, le détachement des choſes du monde, &c. devoit être le type de la conduite de tout chrétien. Eſt-ce que les haut miniſtres de la religion chrétienne ne ſont pas chrétiens?

Vous allez peut-être me dire, mes camarades, que je m'écarte de mon ſujet. Point du tout. Pluſieurs d'entre vous ſervent des *monſeigneurs ;* tous les *monſeigneurs* ont des exemptions dont ils ſont très-jaloux, & ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'on ſait que tous moyens leur ſont bons pour garder ce qu'ils tiennent. Ainſi il entre dans mon plan que vous ſachiez à quoi vous en tenir vous-mêmes, & que vous ne ſoyez pas aſſez imprudens pour vous rendre les défenſeurs d'une cauſe injuſte.

C'eſt la même choſe dans le militaire. Il faut être noble pour être officier, il faut avoir un nom connu à la cour & de la fortune pour être officier ſupérieur. Le ſimple gentilhomme a fait tout ſon chemin quand il eſt capitaine. Pluſieurs vielliſſent ſous l'épaulette de lieutenant. Une majorité eſt un terne à la lotterie. Je ne trouve pas ridicule que l'homme tout à fait du peuple reſte confiné dans le rang du ſoldat ; il faut pour commander, des connoiſſances & des qualités que l'on n'acquiert point à la charrue, ni devant un *établi* ou un métier; mais je trouve abſurde & de toute injuſtice que le

fils d'un négociant, d'un avocat, d'un médecin, d'un bon bourgeois ne puisse prétendre à l'épaulette. Plusieurs de cette classe joignent à la valeur guerrière une science réelle, fruit de très-bonnes études. Ils sont mathématiciens, géomètres, physiciens, & tout cela est de ressource dans un officier. Mais ils ne sont pas nobles, & si leur sang bouillonne dans leurs veines, s'ils brûlent de le verser pour la patrie, il faut qu'ils s'engagent, qu'ils sacrifient leur aisance & leur liberté, qu'ils affligent leur famille en se réduisant au niveau du simple paysan devenu soldat : partageant avec lui sa chétive *gamelle* & les fatigues, les périls des combats, dont la gloire sera pour les chefs.

C'est que ces chefs sont de *grande maison*. Ce mot dit tout, renferme tout. Un blanc-bec qui sait à peine écrire, qui n'a jamais que pirouetté dans les coulisses, fait tapage dans les mauvais lieux, jouer & battre des fiacres, vient escorté d'un équipage asiatique, commander à des hommes instruits, aguerris, pleins de courage & de vigueur; ses caprices deviennent des loix impérieuses auxquelles il faut obéir, quoique l'on en prévoie les

funeftes fuites. Echoue-t il dans une entreprife mal combiné, la boucherie qui fe fait de fes foldats, prouve que fon corps a fait une belle défenfe, il attrappera encore une récompenfe, & les pauvres diables en feront pour leur vie, ou tout au moins pour quelques-uns de leurs membres. Cela n'effraye point ces meffieurs. *On ne fait point d'omelette*, difent-ils, *fans caffer des œufs*. C'eft un propos que j'ai mille fois entendu en les fervant à table. Malheureux payfans que nous fommes ! voilà le cas qu'ils font de nous ! Au refte, ils ont raifon. Nous fommes les œufs, ils font les cuifiniers qui mettent à toutes fauces & nous gobent.

Combien de bévues ne font pas ces chefs qui n'ont d'autre mérite que leur nom, & qu'un fous-lieutenant n'auroit pas faites ? combien de fois, dans la dernière guerre où je fervois un officier-général, n'ai-je pas entendu de fimples grenadiers difféquer la conduite des chefs dans telle & telle affaire, & prouver clair comme le jour, que fi on les eût confultés feulement, on feroit forti vainqueurs d'une action où l'on avoit été battus. Un jour de combat on parle tout

haut, & les rieurs ne ſont pas toujours du côté des chefs. Je le répète, des milliers de ſoldats ſont capables d'être officiers ; & bien des officiers ne ſont pas ſoldats.

Remportent-ils une victoire ? toute la gloire en eſt pour eux. Les graces pécuniaires, honorifiques leur pleuvent à foiſon, & les *œufs* qui reſtent, échappés aux fureurs de l'airain & du fer, n'ont pour récompenſe que la joie de n'être pas du nombre des *œufs* caſſés, & quelques vaines paroles pour les tenir en haleine, & les diſpoſer à ſuivre leurs camarades à la première rencontre.

Vous le voyez, mes amis, tout d'un côté, rien de l'autre. Les nobles tiennent le bon bout juſqu'à préſent ; voilà pourquoi ils ſont ſi fiers, & le *tiers-état* qui fait tout, n'a pas même le droit de prétendre à parvenir. Nous ſommes de ce *tiers-état* ; j'en reviens toujours là. Ne donnons pas des armes contre nous-mêmes, n'en recevons pas. Non, mes camarades, n'en recevons pas. Qu'en ferions-nous ? elles nous ſont abſolument inutiles & ſuperflues. Je vous ai prouvé, combien il feroit inſenſé à nous, de nous en

servir en faveur de nos maîtres, au détriment de l'ordre dont nous faisons partie. Nous serions également blâmables & criminels, si nous les tournions contr'eux.

Les défauts que je vous ai fait remarquer, les vices généraux que l'on peut reprocher à la noblesse & au clergé, ne tiennent point à la naissance ou à la profession ecclésiastique. L'usage en a fait une espèce de règle, mais qui n'est pas sans de nombreuses & honorables exemptions. Des princes que leur bienfaisance & leur équité rendront éternellement chers à la nation; une foule de seigneurs & de nobles qui s'acquièrent par leur intégrité & leur empressement à concourir au bien public, une noblesse plus solide & plus vraie que celle de cent parchemins; nombre de prélats, fideles à l'esprit de leur état, pasteurs zélés, qui s'immoleroient eux-mêmes pour le bien de leur troupeau : tous ces hommes précieux & dignes de notre amour comme de notre respect, nous font voir que l'esprit de corps n'est point une maladie si contagieuse que l'on ne puisse échapper à son influence maligne; que les vices locaux & individuels ne sont point

inhérents à la maſſe; que ſi l'ambition & la cupidité dégradent des particuliers dans chaque état, chaque état enferme en ſon ſein des ames pures & généreuſes qui conſervent ſon honneur.

Ne tirez donc point, mes camarades, de ce que j'ai vous ai dit, des inductions déſavantageuſes & contraires au reſpect que nous devons à la nobleſſe & au clergé. Soyons vrais, mais ſoyons juſtes. Ne nous laiſſons pas mener comme des imbécilles; mais ne ſortons pas comme des forcenés, des juſtes bornes que nous preſcrivent la raiſon & le devoir.

Nous ne devons pas craindre que ces vrais patriotes qui ſe déclarent les défenſeurs du peuple, & par conſéquent les nôtres, exigent de nous rien d'illégitime & d'attentatoire à l'autorité des loix & à la majeſté du trône. Ceux d'entre nous qui ont le bonheur de leur être attaché, doivent par leur affection & leur zèle, leur donner des marques de l'amour & de la vénération que leur voue le tiers-état.

L'abandon qu'ils font du parti oppreſſeur pour être les ſauveurs du parti opprimé, en faiſant le bonheur & la gloire de celui-ci,

énerve abſolument l'autre, & aſſure la ſplendeur du royaume & la félicité du peuple. Que pourra faire un conciliabule iſolé, que tous les honnêtes gens livrent à ſes vaines réclamations? Le parti de l'oppoſition ne ſera plus compoſé que de têtes chaudes, d'hommes avides, que l'orgueil & le plus vil intérêt tiennent enchaînés à leurs prétentions auſſi odieuſes que ridicules & injuſtes. Ce ſont ceux-là ſeuls qui pourroient, qui déjà peut-être ont pu fonder leurs ſpéculations ſur la force de nos bras, & compter ſur une obéiſſance aveugle de notre part. C'eſt à ceux-là que nous pouvons, que nous devons déſobéir pour cet objet.

Qu'avons-nous à craindre, mes camarades, en refuſant de ſeconder leurs vues ſéditieuſes? quel abyme affreux s'ouvre ſous nos pas, ſi nous avons la foibleſſe d'y coopérer.

Voici à quoi nous nous expoſérions dans ce dernier cas: à verſer le ſang de nos proches & de nos amis, à être nous-mêmes hachés impitoyablement par le peuple, juſtement irrité de nous voir plus attaché à un habit mépriſé, & un foible intérêt du moment qu'au ſort de nos familles & de nos égaux;

ſi nous échappions au courroux du public ; à tomber ſous celui des loix, & expier ignominieuſement ſur un échafaud notre criminelle ſoumiſſion à des ordres illégaux, qui nous rendroient tout à la fois coupables de félonie, de révolte & de parricide.

Qu'avons-nous, encore un coup, à craindre en nous y refuſant ? rien, & de l'honneur à gagner. On dira : ces hommes, nés dans la baſſe claſſe du peuple, ont fait voir que la délicateſſe & la droiture des ſentimens ſont de tous les états. Ils ont mépriſé l'or, (car il eſt ſans contredit que ce ſeroit l'appas dangereux que nous offriroient nos maîtres pour nous ſéduire) ils ont mépriſé l'or, ils l'ont foulé aux pieds, pour n'écouter que la voix de la nature & du devoir.

Mais, direz-vous, nous perdrons nos places ; nos maîtres nous renverront ſi nous leur refuſons de leur obéir : nous ſentons bien que leurs prétentions ſont auſſi injuſtes que leurs projets. Nous ſavons qu'ils n'ont pas plus le droit de nous faire prendre les armes contre les ſujets du roi & contre ſes ordres ; qu'ils n'ont celui de nous commander d'aller voler & aſſaſſiner ſur les grands chemins.

Nous concevons parfaitement que l'un eſt auſſi criminel que l'autre; mais nous n'avons pas d'autre moyen de vivre que celui de ſervir.

Où m'égarai-je moi-même! non, mes camarades, non : je juge de vos cœurs par le mien, & aucun d'entre vous n'oſeroit proférer ces paroles infâmes. Tout honnête-homme aimera mieux être malheureux, s'il le faut, que coupable.

S'il s'en trouvoit un ſeul qui oſât ſe couvrir de ce prétexte, qui fût aſſez lâche & en même temps aſſez téméraire pour entrer dans cette abominable conjuration ; qu'il ſoit couvert d'opprobre, qu'il ſoit lapidé de tous. Non, qu'il ſoit forcé de ſe retirer dans les forêts, avec les brigands dont la morale eſt la ſienne, & qu'il vienne un jour expirer comme eux, ſous la glaive de la juſtice. Si ſa main eſt capable de ſe vendre au crime, ſon cœur eſt né pour lui : malheur au maître qui l'a à ſon ſervice; qu'il tremble pour ſes jours : un tel ſcélérat n'a rien de ſacré ; peu lui importe de quel ſang il s'abbreuve pourvu qu'il en raſſaſie ſon ame féroce.

Nos maîtres nous renverront! Eh, mes

amis ! s'ils perſiſtent dans leurs deſſeins, il faudra toujours bien vous ſéparer d'eux. Les croyez-vous invulnérables ? s'ils ſavoient l'être, ils n'auroient pas recours à vous pour ſe mettre en forces, ils ſont trop fièrs. Le refus qu'ils font de partager avec le tiers-état non-ſeulement les impôts, mais les fonctions tendantes au rétabliſſement de la choſe publique, vous garantit le peu de cas qu'ils font de tout ce qui eſt né roturier. Et vous iriez vous expoſer à la mort & à l'infamie pour des gens qui vous mépriſent ! croyez que s'ils deſcendent de leur hauteur, pour vous intéreſſer à leur ſort ; c'eſt un ſacrifice qu'ils font à leur propre ſûreté. Vous êtes les victimes qu'ils immoleront à la vengeance du peuple : ils vous mettront en avant & ſe ſauveront ſur les débris ſanglans de vos corps mutilés ; mais ils n'échapperont point à la nation aſſemblée, & attentive ſur leur conduite. La foudre part d'en haut, le chêne altier ſuccombe & ſe briſe en éclats, le foible roſeau plie ſous le vent qui l'agite, mais il ſe relève intact. Laiſſons, mes amis, laiſſons les héritiers de l'orgueuil féodal, lutter contre la loi ; nous

les verrons s'abattre & ſe diſſoudre : la commotion nous ébranlera, mais cette loi bienfaiſante ramenera ſur l'horiſon le calme des beaux jours ; & nous, humbles roſaux, nous goûterons en paix les heureux fruits de l'égalité que veut établir notre auguſte monarque.

Ils nous renverront ; mais ce n'eſt que l'affaire du moment. Celui du choc une fois paſſé ; il faut que tout reprenne ſon train. L'homme riche aura toujours beſoin de ſerviteurs. Si les grands, privés d'une petite portion de leur ſuperflu, retranchent quelque choſe dans leur domeſtique, le nouvel ordre des choſes fera plus de gens riches, & multipliera les places pour nous.

Enfin, ſi vous ne tenez point à votre repos ni à votre vie, ſi vous avez la démangeaiſon de faire le coup de fuſil, mettez-vous au ſervice du roi. Du moins, ſi vous répandez du ſang, ce ſera celui des ennemis de l'état : les loix divines & humaines vous déclarent innocens. Si vous verſez le vôtre, ce ſera au champ de l'honneur, vos parens n'auront qu'à ſe glorifier de vous avoir donné le jour.

Et dans ce cas-là encore, ſouvenez-vous

& avertiſſez-en vos camarades, que c'eſt le roi que vous ſervez, & que dans ce ſervice comme dans l'autre, vous ne devez obéir à vos officiers qu'autant qu'ils obéiſſent eux-mêmes aux ordres du roi. Soyez tous ſourds au bruit du tambour qui vous appelleroit pour faire quelque choſe de contraire à ſes intérêts & à ſes vues. Lorſque le ſouverain fait mettre ſes ſoldats ſous les armes pour contenir la populace ameutée, c'eſt un père qui lève le bâton ſur ſes enfans; mais qui ſe garde bien de les en frapper. Sa préſence imprime le reſpect; on tremble, on ſe ſoumet; c'eſt tout ce qu'il deſire.

Si vos officiers vouloient, comme nobles, vous faire ſoutenir contre le peuple la cauſe des nobles, vous ne devez pas marcher. Vous êtes au roi & non à eux. La cauſe du peuple eſt celle du roi, celle de l'état. Reſtez neutres juſqu'à nouvel ordre, demandez directement celui de la cour, & ſoyez ſûrs qu'il ne portera rien que de juſte. Voilà, mes amis, de quoi vous devez vous pénétrer, ſi quittant vos maîtres, pour quelque raiſon que ce ſoit, vous prenez le parti des armes. Comme tout le monde n'y eſt pas propre, que ceux qui

qui tiennent à leur état comme à leur ſeule reſſource, emploient la voie de la douceur & des repréſentations reſpectueuſes, pour faire entendre à leurs maîtres, s'ils leur propoſent de leur aider à des actes violents, qu'ils ne le peuvent ſans bleſſer leur conſcience & offenſer la nature. Quand tous les maîtres verront tous leurs gens montés ſur ce ton, ils ſe calmeront par force. Habitués à ſe faire ſervir, ils les garderont, plutôt que d'en prendre d'autres, en qui ils trouveroient les mêmes principes, & dont la fidélité leur ſeroit moins connue. Car enfin, ſi tous les gens qui ont des domeſtiques les renvoyoient à la fois; les domeſtiques ne ſeroient pas les plus embarraſſés. Courageux confeſſeurs de la foi patriotique, cette noble cauſe une fois connue, il n'y a pas un citoyen qui ne s'empreſſât de leur donner un azyle & de pourvoir à leurs beſoins. Et pendant ce temps là, comment feroient les ſeigneurs obligés de vaquer eux-mêmes à toutes les fonctions de leur maiſon?

C'eſt peut-être le moyen le plus ſûr pour mettre un frein à la fougue de leurs paſſions. Et ce moyen ſalutaire, innocent & doux,

n'a rien qui répugne ni à l'honnêteté ni à la probité, ni à la religion, ni à ce que tout ſujet doit à ſon roi, à ſon pays & à ſes concitoyens.

Bientôt l'ébulition s'appaiſera. Ce n'eſt qu'un moment d'effervefcence; l'ordre une fois établi, chacun (je le dis encore) ſera trop heureux de reprendre ſon train. Tous les hommes ont beſoin les uns des autres, & le ſeigneur qui aura congédié ſes gens, les fera redemander & les remerciera d'avoir contribué par leur défection, à conſerver ſa vie & ſa fortune qu'il eut perdues: ſe croyant fort de leur ſecours, il eût haſardé une démarche auſſi imprudente que condamnable, auſſi inutile que périlleuſe.

Je vous exhorte donc, mes camarades, à vous bien pénétrer de toutes ces vérités. Je ne vous invite pas, remarquez-le, je vous prie, à manquer à ce que vous devez à vos maîtres. Né ſous la livrée, & la portant depuis plus de trente ans, je me flatte d'en connoître tous les devoirs, & je me garderai bien de vous donner des conſeils qui tendiſſent à vous en détourner. Au contraire, redoublez de zèle & d'activité, pour faire

voir à vos maîtres que vous connoiſſiez vos obligations. S'ils ſe haſardent à vous propoſer des choſes injuſtes, repréſentez-leur avec tout le reſpect que vous leur devez, & l'injuſtice de leurs deſſeins & votre éloignement à y participer.

Je ne cherche point à ſemer parmi vous l'eſprit d'indépendance & de rébellion. Mon but n'eſt pas de renverſer la barrière que l'ordre ſocial a poſée entre nous & nos patrons. Ils ont beſoin de nous pour leur rendre la vie agréable & commode ; nous ſommes nés pauvres, les fonctions ſerviles que nous rempliſſons auprès d'eux, fourniſſent à notre ſubſiſtance. Ce n'eſt point ici le lieu d'examiner ſi nous ne pourrions pas à la rigueur nous paſſer de nos maîtres, plutôt qu'eux de nous. Il ſuffit que l'uſage ſubſiſte de tous temps, qu'il ne ſoit point contraire aux mœurs, ni à la religion, ni au bon ordre. Il devient pour nous une loi reſpectable. Nos maîtres pourvoient à nos beſoins, nous leur devons en échange non-ſeulement nos ſervices, mais le reſpect, l'attachement, la fidélité, l'amitié même, ſi leur fierté ne s'offenſoit pas de trouver cette douce vertu

dans des ames qu'ils regardent comme trop inférieures pour la partager avec eux. Je vous renouvelle mes inſtances, mes chers camarades, pour que vous ne vous éloignez point de ces ſages maximes, & que vous mettiez plus d'application que jamais à les pratiquer ; mais j'ai dû vous prévenir contre les ſuites fatales d'un dévouement abſolu, d'une ſoumiſſion aveugle. Les orientaux peuvent mener leurs eſclaves à la mort, nous ſommes des hommes libres, nous vivons ſous un gouvernement qui abhorre l'eſclavage, ſous un prince de qui ſeul nous ſommes ſujets, à qui ſeul nous pouvons & nous devons tout ſacrifier. Que les grands débattent leur procès, ils n'ont que faire d'avocats tels que nous. Trop petits, trop bas pour ne jamais prétendre à aucune de leurs prérogatives, nous avons de notre part à défendre des intérêts qui nous ſont chers. Nous ne devons point trahir notre ſang : la raiſon nous le défend auſſi bien que la conſcience.
